

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 2 (1895)
Heft: 9 [i.e.6]

Rubrik: Chroniques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

entre le bien et le mal. Tannhäuser, éperdu, va s'élancer vers la grotte lorsque Wolfram, à bout d'arguments, prononce le nom d'Elisabeth. Comme au premier acte, ce nom suffit à rompre le charme et fait reculer Tannhäuser. La vision s'évanouit alors et des chants funèbres retentissent : les pèlerins, à la lueur des torches, apportent le corps d'Elisabeth sur une civière de feuillage, que suit le landgrave et les siens. A la vue de la sainte, morte pour son salut, Tannhäuser s'écrie : « Sainte Elisabeth priez pour moi ! » et expire à ses pieds. Le coupable est racheté, son bâton de pèlerin s'est couvert de verdure pour mieux marquer le miracle que le pape avait cru impossible (et qu'on ne voit du reste pas à la scène) et les pèlerins entonnent un hymne de pardon et de gloire, le drame se terminant par la reprise du thème de la grâce et son magnifique accompagnement orchestral. L'hymne du pardon est chanté par les voix de femmes à quatre parties sur un accompagnement en triolets qui n'est pas heureux et la qualité plutôt médiocre des timbres féminins n'est guère propre à le faire valoir ; c'est presque une tache dans ce dénouement d'une poésie grandiose.

Nous avons, chemin faisant, indiqué le fort et le faible de l'interprétation. Les chœurs, médiocres au début, se sont améliorés par la suite dans la mesure du possible et l'orchestre a paru plus souple et plus nuancé que de coutume. M. Bergalonne a droit à des éloges pour la conscience qu'il a apportée aux études de l'œuvre, que M. Dauphin a montée avec son goût accoutumé. Ce quatrième ouvrage de Wagner donné sur notre scène a eu, en somme, la vogue des précédents et, jusqu'aux dernières représentations de cette semaine, l'empressement du public ne s'est pas ralenti. Cela nous fait espérer les *Maîtres Chanteurs* pour l'année prochaine, si la difficulté de réunir et de styler une masse chorale suffisante peut être résolue.

FERDINAND HELD.



CHRONIQUES

GENÈVE. — La musique est l'art international par excellence. Langue universelle, elle fait vivre à l'unisson, à la même heure parfois, en présence des mêmes œuvres, les nerfs des hommes de toutes races ; elle rapproche les nations. Grande nivelleuse et mère de concorde, trait d'union subtil entre les âmes diverses des peuples, les historiens futurs du siècle qui finit la nommeront sans doute à côté des chemins de fer et de la science, pour célébrer son rôle humanitaire. Pour ne citer qu'un fait : quel autre Allemand qu'un musicien (Mottl, Lévi ou Materna) oserait se présenter, en chair et en os, devant un public parisien ? Il n'est guère d'orchestre symphonique où ne se coudoient des gens de tous pays. Amateurs ou professionnels, exécutants ou compositeurs, les musiciens de l'Europe entière forment comme une grande société, ignorante des haines politiques et des barrières commerciales. Je me plaît à me figurer cette société organisée. Je vois déjà fonctionner, comme son principal organe, un inspectorat international. Perpétuellement en tournées, il serait chargé de dresser sur les lieux les statistiques officielles par lesquelles ce monde nouveau prendrait conscience de lui-même, — ce qui lui manque encore pour prétendre complètement à l'« être ». — Et entr'autres missions, il aurait celle de signaler, et de réformer au besoin, les défauts de grammaire et de prononciation qui dénatureraient, ici ou là, le Volapück des volapücks.

L'amour des autres naît souvent du contentement de soi. C'est dans un accès, trop rare hélas ! d'orgueil national que, samedi dernier, ce rêve international m'est venu. J'aurais voulu que l'Inspectorat Suprême eût séjourné dans notre ville pendant les quinze jours écoulés. Alors, ô joie ! il eût conçu et répandu par le monde une haute idée de la Genève musicale et, sans hésiter, il nous eût classé parmi les centres de premier ordre.

Ce soir-là, en effet, en même temps qu'à la suite des journaux, le bruit public lui aurait apporté l'écho des succès à l'étranger d'un de nos compatriotes, l'auteur de *Janie*, il eût pu entendre une maîtresse exécution d'une maîtresse symphonie, la symphonie en ré mineur de César Franck. Cette symphonie est superbe, c'est une

œuvre d'art solide et belle telle qu'on compte ses pareilles, dans l'immense amas des productions connues. Les thèmes, d'une beauté captivante et d'une originalité rare, les développements, d'une merveilleuse clarté, malgré l'imprévu que leur a donné une imagination puissante et fertile, l'extraordinaire contrepoint, qui fusionne sans les violenter les éléments les plus disparates, l'orchestration, point ailleurs entendue, tout empoigne dans cette œuvre. Et nos musiciens étaient empoignés, ils jouaient comme jamais. Tous se sont distingués : trompette aux enflements de son amoureuse calculés, flûte impeccable de justesse, seconds violons alertes et précis, — je nomme ceux qui, en d'autres temps, m'ont choqué, — tous s'unissaient en des *pianissimi* qui rappelaient, sans le laisser regretter, le soir fameux où parut Grieg; tous, animés d'un même souffle, s'enlevaient dans un ensemble irréprochable; et, au-dessus, on sentait la main habile d'un chef heureusement inspiré; on sentait un conscient travail préparatoire accompli sous sa direction, qu'il avait saisi l'œuvre en son esprit et qu'il l'avait étudiée en son détail. M. Willy Rehberg et son orchestre méritent pour cette exécution les plus sincères éloges. Le Grand Inspecteur ne les eût peut-être pas donnés, il eût trouvé tout naturel, lui, ce qu'il eût entendu souvent à Paris, Vienne ou Berlin. Mais il n'en eût pas moins inscrit sur son carnet une note approbative.

Le reste de la soirée ne l'eût point fait changer d'idée, pour peu, surtout, que quelques gouttes de sang français coulant dans ses veines lui eussent permis de comprendre le « slavisme » tout gaulois de Chabrier et combien notre orchestre rendait avec esprit les drôleries, rythmiques et autres, de la *Danse slave*. L'attitude même du public, applaudissant chaudement l'œuvre de Franck, l'eût fait bien augurer du développement musical des Genevois et le *Prélude du Rubis* de M. D'Albert l'aurait confirmé dans ce jugement, quand il eût vu avec quel calme nous acceptons les dissonances les plus audacieuses, les « retards » les plus avancés. Enfin, il aurait pu juger, en écoutant M^{me} Rose Bally, que notre Conservatoire, sous la férule même de professeurs du sexe faible (M^{me} Pautex) forme des élèves de mérite. Sans admirer outre mesure le timbre de notre cantatrice, — quelque savant lui eût expliqué que le terroir et le climat allobroges ne sont point propices à la voix, — il eût gouté sa méthode et son style, et lui eût pardonné sans doute, vu l'intention, d'avoir transporté au concert un air de la *Mégère apprivoisée* qui réclame la scène.

Je ne parle pas de Gregorowitch. A quoi bon? me dirait le Grand Inspecteur. — « Vous avez chez vous, établis à demeure, des violonistes qui le valent, ou peu s'en faut, et qui pour moi ont de plus le mérite de la nouveauté. Si vous ne savez pas les apprécier, c'est qu'évidemment, comme tant d'autres, vous croyez que rien n'est bon que ce qui vient du dehors et qui se fait payer très cher. Un des vôtres me contact qu'affublée du nom d'Eau d'Evian, l'eau même de votre lac se vend en bouteilles... » Et il m'eût rapporté que ces derniers jeudis, à nos séances de musique de chambre, il avait entendu Louis Rey et Franz Schörg; que M. Rey avait joué des *Variations sérieuses* de Corelli avec une ampleur de son et de phrasé, avec un style comme on n'en trouve que chez les maîtres, et que M. Schörg avait montré dans une sonate de Saint-Saëns une justesse de rythme et d'expression, une puissance, une fougue, une virtuosité étonnantes, sans effacer d'ailleurs un autre artiste local, M. W. Rehberg, qui était apparu pianiste de premier ordre. — Et je n'aurais eu garde de contester. M. Louis Rey est de ceux qui, se dépassant beaucoup, ont le droit d'être parfois au-dessous d'eux-mêmes, et cette fois-là, il était monté plus haut que jamais. Quant à M. Willy Rehberg, il n'est jamais inégal au piano. M. Schörg, enfin, est un technicien consommé, un artiste aussi, nous le savons.

Avant de partir, l'Inspecteur aurait appris que deux sociétés de chant de notre ville se préparent à donner, l'une le *Requiem* de Berlioz, l'autre le *Requiem* de Brahms, deux œuvres aussi colossales que sérieuses. « Ces gens-là, eût-il dit, ont de grandes pensées; ils se consacrent à de grandes choses. » Ici encore nul n'aurait protesté. Il est des temps heureux. Soyons heureux! Et concluons avec le poète :

Proveniant medii sic mihi saepe dies!

« Que souvent il nous advienne d'aussi douces après-dînées! » — La tâche du critique serait plus aisée, car elle ne l'est pas toujours, quoi que dise un superficiel proverbe, et les critiques auraient plus d'amis que d'ennemis, — à quoi il serait téméraire qu'ils prétendissent, en l'état ordinaire des choses.

PAUL MORIAUD.

* * *

Fort nombreux public dimanche dernier au Victoria-Hall, pour le Concert que donnait l'*Harmonie nautique* au bénéfice de son dévoué et énergique chef, M. L. Bonade.

Fort beau succès pour tous les exécutants, pour l'excellente société d'abord qui a fait valoir ses qualités d'ensemble et de brillant dans des morceaux de valeur : *Ouverture du Carnaval Romain* de Berlioz, *Arlésienne* de Bizet, *Carnaval* de la suite orchestrale de Guiraud, *Polonaise* de Meyerbeer, etc., pour les solistes enfin, M^{me} Reymond, pianiste et E. Reymond, violoniste, deux de nos jeunes musiciens genevois.

M^{me} Reymond (qu'on entend beaucoup trop rarement) a dit de très délicate façon une *Berceuse* de Henselt, la 2^{me} *Rhapsodie* de Brahms et une *Etude de Concert* de Chaminade ; le *Scherzo* de E. Reymond, donné en première audition, a été de même pour la sympathique virtuose un bien franc et vrai succès.

Très applaudi également, après une remarquable interprétation de l'*Adagio appassionato* de Vieuxtemps et d'une *Gigue* de Wieniawsky, M. E. Reymond a dû ajouter une *Sérénade andalouse* de Godard qui n'a pas été moins bien accueillie.

En résumé : un beau résultat artistique de plus à l'actif déjà très riche de l'*Harmonie Nautique*.

G. F.

N. B. — L'organisateur du concert donné à la Réformation par M. Rosenthal n'ayant pas cru devoir adresser de service d'entrées à la *Gazette Musicale*, nous passons ce concert, comme de juste, sous silence, et rappelons aux intéressés qu'il ne peut être rendu compte que des concerts pour lesquels nous recevons un service en temps voulu.

(Réd.)



AUSANNE. — La *Symphonie en si b.* op. 20 de Gade semble se rattacher étroitement à la manière des maîtres allemands ; cela doit être vrai au point de vue formel, mais nous chercherons de préférence ce qui appartient de plus près au compositeur, grâce à la différence du tempérament et des milieux. Schumann regardait avant tout en lui-même ; Mendelssohn songeait autant à restaurer le passé qu'à s'abandonner aux influences nouvelles. Si depuis ses premières œuvres Gade s'est rapproché d'eux, il n'a cependant rien perdu d'essentiel à leur contact. Sous les formules (structure et instrumentation) dont on peut parfois deviner l'origine, on sent fort bien une indépendance d'*esprit*, une fraîcheur toute particulière qui s'explique sans peine. L'avenir qui s'ouvrira devant Gade n'avait rien à redouter du passé ; il y a un peuple jeune en musique der-

rière la *Symphonie*, et non seulement des traditions à respecter tout en les dépassant. Mendelssohn n'a pas l'allégresse si franche, ni Schumann autant de netteté dans les dessins. Comme du reste les syncopes caractéristiques de chacune des parties et les mélodies du finale ont des analogues dans l'œuvre entière de Gade, on ne peut sans peine admettre que ce soient des imitations, mêmes formelles ; c'est trop bien venu pour cela. La tendance à l'action se fait remarquer jusque dans l'*Andante con moto* qui n'est certes pas sentimental au mauvais sens du mot, mais pensif et recueilli. On ne peut que se livrer en présence de tant d'abandon ; heureux temps, où les « *Andante* » n'étaient pas philosophiques !

La même et sereine disposition d'esprit se remarque dans le *Scherzo tranquillamente* (!), le joyau de la partition. Il n'a pas à faire contraste avec des abîmes de douleur et ne symbolise aucune joie exubérante. Il est mélodieux et doux, chose si rare pour un scherzo, et parfois descriptif (second trio) mais avec beaucoup de discréption. Voilà de bonne musique pure, qui se passe de commentaires, qui sonne dans tous les instruments et qu'on joue volontiers ; on regrette d'en entendre la fin : elle n'a su que plaire.

Dans les Steppes de Borodine est d'un curieux effet, et trouve des partisans. Il est vrai que, grâce au programme, on voit successivement le désert (un *mi suraigu*), des soldats russes de bonne composition (clarinette et cor), une caravane de chameaux (violoncelles). Après quoi vient le cor anglais figurant des Turcomans. Le tout est d'une vraisemblance remarquable : le cortège s'avance, les soldats finissent par chanter avec les dits Turcomans, d'où il résulte un ensemble harmonieux : la « puissance russe » est une belle chose. Cela démontré, la caravane s'en va ; un des meilleurs endroits est le solo de flûte final, d'où l'on peut inférer que le pas rythmé des chameaux endort le musicien... et un peu le public dès la seconde audition.

Autre pays, autres mœurs. Là-bas on chante, ici l'on danse. Il est facile d'être injuste envers *Espana* : car cette page compliquée exigerait une exécution parfaite pour être comprise. Même alors, il est permis de croire que cette œuvre aux intentions uniquement rythmiques, coloristes, restera sans joie véritable. On va crier au paradoxe : ces motifs ont beau faire de leur mieux pour être heureux, leur tristesse réelle se fait jour et ne s'en va plus. Ce sont d'étranges réjouissances.

Outre M^{me} G. Krafft, qui a chanté un Récitatif et Air de *Guillaume Tell* et deux romances de

C. Chaminade (*L'anneau d'argent* et *Ritournelle*), nous avons eu un violoniste, M. Gregorovitch. Son genre diffère trop de celui de M. Krasselt pour qu'on puisse le comparer, sinon par contraste. Le dernier venu est tout personnel; son jeu paraît simple et aisément malgré les difficultés du *Concerto* de Wieniawski. Cette sobriété sympathique captive loyalement; l'artiste n'use que rarement des « effets » que recherchent d'autres confrères. On a aussi admiré le son de l'instrument, dans les passages soit rythmiques, soit mélodiques; mais nous refusons de le comparer, comme on l'a fait, à la voix humaine... à moins qu'on admette que celle-ci sonne comme le violon. L'*Introduction et Rondo* de Saint-Saëns, dont la fin se hérisse de difficultés; le *Nocturne en mi b* de Chopin et la *Sérénade* de Pierné (en *bis* et *ter*) ont permis de suivre plus facilement l'artiste, en confirmant les données précédentes. De l'avis général, jamais le *Nocturne* n'a été joué si purement chez nous.

Comme précédemment, c'est M. Humbert qui s'est chargé d'accompagner les solistes, et avec beaucoup de discrétion. Il a encore d'autres titres à la reconnaissance de tous. Les abonnés se réjouissent de le retrouver l'an prochain à la tête de son orchestre, auquel nous souhaitons de revenir alors en peu de temps à la cohésion qu'il possède aujourd'hui.

MR.



CORRESPONDANCES

NANCY¹. — M. Gustave Doret, chef d'orchestre des Concerts d'Harcourt et de la Société nationale, qui est venu diriger le dernier concert de notre conservatoire, a fait salle comble et même au delà, puisqu'on a dû refuser beaucoup de personnes. L'attrait du programme, fort brillant, s'augmentait du concours d'une charmante cantatrice d'origine suisse, M^{le} Marie Géneau.

¹ Nous avions annoncé le concert que devait diriger notre ami et collaborateur G. Doret. Toujours heureux de pouvoir signaler à nos lecteurs les succès remportés par des compatriotes à l'étranger, nous empruntons au *Guide musical* la lettre que lui adresse son correspondant, M. H. Carmouche.

(Réd.)

M. Gustave Doret a conduit en perfection la symphonie en *la* de Beethoven, avec une belle chaleur qu'il a su communiquer à son orchestre. Il va sans dire que l'*allegretto* a été particulièrement acclamé.

Quelques pages de musique helvétique, comme le prélude de *Janie* de M. Dalcroze et la *Danse des Elfes* de M. Lauber, ont été justement appréciées. Puis M^{le} Marie Géneau, dont la voix d'une délicieuse fraîcheur et d'une constante justesse est déjà rompue à toutes les difficultés, a dit l'admirable *Phidylé* de M. Henri Duparc, un beau *Sonnet païen* de M. Doret et une petite « chose » sans importance, mais propre à raviger le grand public, de M. J. Massenet, extraite du *Portrait de Manon*: petite « chose » naturellement bissée. M^{le} Géneau a été comblée de bravos et rappelée à plusieurs reprises.

Enfin des fragments de *Namouna* de Lalo, auxquels M. Doret a donné une interprétation pleine de fougue et d'éclat, ont achevé d'enchanter l'auditoire.

H. CARMOUCHE.



PARIS. — Une coquette tournant la tête à un pauvre diable de poète, l'emmenant chez elle, tandis que l'aimée, une modeste ouvrière, meurt dans sa mansarde de l'abandon de l'infidèle, voilà un sujet qui ne brille pas par la nouveauté, un fait divers qui figure souvent au théâtre et plus souvent encore, malheureusement, dans l'humaine réalité. Mais MM. Lénéka et Bernède ont transporté cette historiette au XVII^{me} siècle, ils ont appelé la coquette Ninon de Lenclos, le poète le chevalier de Bussières, ce qui a meublé la pièce de charmants décors, de jolis costumes et de beaux seigneurs en belle mine. Ajoutez, pour plus de couleur locale, un duel entre le chevalier et certain jeune seigneur imbécile, indigné de ce que Ninon connaît les vers qu'il lui récite, mais que le chevalier a composés pour lui, moyennant quelques écus. Grâce à cette ingénieuse transformation, les librettistes ont rajeuni le sujet... en le vieillissant. C'est ainsi que se font les pièces historiques, et vous reconnaîtrez une fois de plus, avec moi, que l'histoire rend de bien grands services aux dramaturges. Aux uns, faiseurs de redoutables tragédies, elle permet de sortir de leur ténébreuse cervelle toutes les abominations, toutes les perversités, toutes les monstruosités enfin qu'on chercherait vainement à une cour d'assises chez